

REZO FILMS

LE CERCLE NOIR POUR SILENZIO © photos : Rezo Productions Citation : S. Kierkegaard

"SANS LE PÉCHÉ
POINT DE SEXUALITÉ
ET SANS SEXUALITÉ
POINT D'HISTOIRE"

COUPABLE

UN FILM DE LAETITIA MASSON

MAURICE BERNART JEAN-MICHEL REY PHILIPPE LIÉGEAIS
PRÉSENTENT

COUPABLE

UN FILM DE LAETITIA MASSON

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.REZOFILMS.COM

PRESSE : FRANÇOIS HASSAN GUERRAR
JULIE TARDIT / AURÉLIE PIERRAT
223, RUE SAINT MARTIN - 75003 PARIS
TÉL. : 01 43 59 48 02 / FAX : 01 43 59 48 05
GUERRAR@CLUB-INTERNET.FR

DISTRIBUTION : **REZO FILMS**
29, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE - PARIS 9^e
TÉL. : 01 42 46 96 10 / 12
FAX : 01 42 46 96 11
WWW.REZOFILMS.COM

DURÉE DU FILM : 1H47
VISA : 116 476 - SCOPE - DOLBY SR/SRD
SORTIE LE 27 FÉVRIER 2008



AVEC
HÉLÈNE FILLIÈRES JÉRÉMIE RENIER
AMIRA CASAR DENIS PODALYDÈS sociétaire de la Comédie Française **ANNE CONSIGNY MARC BARBÉ**



L'HISTOIRE

C'est l'histoire de Lucien Lambert, avocat ordinaire. On lui propose un jour l'affaire de sa vie : défendre une femme, Blanche Kaplan, soupçonnée d'avoir tué son mari. Visitant, une nuit d'insomnie, la maison désertée de sa cliente, il tombe sur Marguerite Marquet, la cuisinière des Kaplan. C'est une fille étrange, qui ne ressemble à aucune autre. Innocente ? Vraiment ?

Un homme chaque nuit les observe. C'est Louis Berger, inspecteur de police. Chacun cherche la vérité, chacun s'interroge sur l'amour. Qui est coupable ? Plus l'enquête avance plus le doute s'installe, plus le mystère s'épaissit...



ENTRETIEN AVEC LAETITIA MASSON

Sous le réel, exactement

Les premiers mots que l'on entend dans le film sont ceux de Michel Onfray, qui est écrivain et philosophe. Je l'ai interrogé sur sa vision de l'amour et, en quelques phrases, il a résumé les courants de pensée sur l'âme sœur, de Platon à aujourd'hui. Pour moi, ça pose le style du film qui, dès le départ, est à la fois dans le réel et dans une réflexion sur ce réel.

En fait, je filme le côté théâtral de la réalité. On pourrait parler d'une forme de stylisation, mais j'observe le réel, je le cadre, et j'y inscris des personnages romanesques. Le décor de l'appartement du couple Jérémie Renier / Amira Casar a été tourné dans un vrai HLM, la maison bourgeoise

du couple Marc Barbé / Anne Consigny dans une maison du seul quartier bourgeois de la ville, la caravane des parents d'Hélène Fillières est la vraie caravane de vie des gens qui jouent les parents etc...

Il n'y a aucune lumière artificielle ajoutée dans le film. J'ai seulement regardé sous un certain angle, enlevé ou parfois ajouté certains éléments du décor pour préciser la personnalité des personnages. C'est ma façon de dévoiler à quel point le rapport amoureux est un théâtre ancré dans l'intime et dans le social.

Je fais du cinéma, pas de la littérature, et l'image doit, même de façon inconsciente, parler des personnages et de leur âme. Tout a un sens, la situation comme l'accessoire.

Noir, c'est un film noir

Je suis très inspirée par les films noirs américains. J'aime le film de genre et l'idée de l'enquête, de la quête, est pratiquement dans tous mes films. Lorsqu'il y a un mystère à résoudre, des questions se posent et le but de tous mes films est d'interroger le spectateur. Je ne suis pas «dans un rapport au public», c'est abstrait pour moi. Le film policier est une forme simple, un mode «mineur», qui me permet d'explorer des sujets majeurs.

Je n'ai pas envie de faire des films théoriques. Avec une enquête, on se laisse porter par le plaisir et les questions surgissent de manière impromptue, souvent par le biais de l'émotion. Cette émotion, j'essaie de l'utiliser aussi à l'inverse des clichés. Je préfère déstabiliser le spectateur plutôt que de jouer sur sa fragilité.

Lutte des classes

Au quotidien, je vois la mise en scène que les gens font de leur propre existence, la mise en scène que le capitalisme fait de nos vies. *Coupable* est aussi un film social où il est question de lutte des classes. C'est pour cette raison que le choix du métier de mes personnages est important : Marguerite est cuisinière dans une maison bourgeoise, Lucien est un avocat minable. Ils ont un rapport très fort à l'argent, et ça se répercute dans leur vie amoureuse.

C'est quelque chose dont je parle depuis mon premier film... L'être humain est un tout, et je constate qu'en politique on isole l'individu selon le contexte - son travail, son intimité - comme je trouve qu'au cinéma, les films qui parlent de sentiments ont très souvent pour cadre la bourgeoisie. Tout ça mène à trop de simplifications, or ce qui m'intéresse,

c'est justement la complexité. Le film s'appelle *Coupable* : chaque personnage l'est potentiellement, parce qu'en chacun de nous, il y a un héros, un salaud, un meurtrier...

Le spectateur peut être déstabilisé, parce que je ne veux pas qu'il soit en empathie, mais dans une identification à des héros qui ont une part de négatif en eux. C'est important de reconnaître en chacun de nous une noirceur, de savoir la distancier et de vivre avec. Je me projette dans tous les personnages : même les plus antipathiques, parce que je comprends leurs failles et leur violence.

Hélène

Hélène est la première «fille» que j'ai filmée. Elle était l'héroïne de mon premier court métrage *Nulle part*. Elle n'était pas encore actrice. Mais je cherchais quelqu'un capable d'incarner un personnage rebelle, prête à tout pour ne pas vivre une vie banale, soumise. Je la trouvais extrêmement singulière, avec un corps et un visage d'une grâce unique, mais jamais «accordée» au monde, jamais apaisée, jamais «adaptée».

J'avais besoin pour *Coupable* d'un personnage de la même famille, comme si ce film-là était la suite de l'autre et que l'on retrouvait le personnage d'Hélène quinze ans après. Toujours aussi extrême, toujours inadaptée, toujours en quête d'idéal. «Un animal sauvage», comme dit d'elle le personnage joué par Denis Podalydès. Effectivement,

Marguerite est effrayée par la vie, elle a un idéal beaucoup trop haut et se rêve en héroïne. Lorsqu'elle comprend qu'elle ne trouvera pas cet idéal, elle est décidée à saisir au vol tout moment de réconfort.

Si cette sauvagerie avait été «jouée», le personnage aurait été faux. La présence d'Hélène, ou mon regard sur elle, ou les deux, font que je vois en elle ce personnage extrêmement romanesque que je poursuis de film en film, que j'ai imposé à d'autres actrices, mais qu'elle seule incarne si parfaitement.

Les acteurs

Pour chaque personnage je cherche le même point de rencontre entre lui, l'acteur et moi. Chaque acteur du film est coauteur de son personnage. J'ai travaillé avec Jérémie, Amira, Anne ou Denis, de cette façon-là. Je les avais tous vus et aimés dans des films, mais je leur proposais à chacun quelque chose que je n'avais justement jamais vu d'eux. Leur engagement sur le film a été total et ce que j'avais ébauché dans le scénario s'est incarné grâce à leur compréhension du côté «double» des personnages. Avec Jérémie, on a joué la comédie pour dire le drame, avec Amira la sincérité d'une inspiration artistique pour dire l'insatisfaction, avec Anne l'illumination pour dire l'amour fou, et avec Denis le cynisme pour dire la fragilité.

Des chiffres et des êtres

Le film s'est fait dans des conditions économiques extrêmement réduites, ce qui, au lieu d'être une souffrance, m'a autorisé une liberté totale. Mais, sans l'aide des techniciens, rien n'aurait été possible : tous ont accepté de repenser leur métier hors des normes et hors des protections. De mon côté, j'ai pu penser à mon rapport au spectateur non pas en terme de cible, avec une obligation de séduction, mais en cherchant, en expérimentant, en aboutissant à une proposition de cinéma.

J'ai voulu sortir de l'équation «séduire, émouvoir, convaincre», en tentant de faire naître, parfois avec brutalité, des émotions complexes qui renvoient le spectateur à sa propre complexité. C'est pourquoi le film joue constamment sur les ruptures de ton, par exemple entre la sophistication de l'image et la rugosité du réel filmé, entre une grande fixité

des cadres et un grand mouvement des sons, entre la banalité des vies et le romanesque des destins, le burlesque et le tragique.

Murat

Il a lu le scénario et l'a compris mieux que personne, voyant avec clarté dans mes ténèbres. Je ne voulais pas qu'il adapte sa musique au film mais qu'il travaille librement – avec pour seule contrainte l'économie du film, ce qui n'est pas rien –, qu'il crée ce que le film lui inspirait. Ensuite, j'ai pris sa musique tantôt comme la musique de l'âme des personnages, tantôt comme celle de l'âme du film.

J'aurais du mal à me passer de ce rapport artistique avec lui, tellement sa musique accompagne ma vie et mes films, à chaque étape de leur création.



© Mai Duong

FILMOGRAPHIE DE LAETITIA MASSON

2007 COUPABLE
2004 POURQUOI (PAS) LE BRÉSIL
2002 LA REPENTIE
2000 LOVE ME
1998 À VENDRE
1995 EN AVOIR OU PAS
1992 NULLE PART

Autres
2005 COMMENTAIRE
mise en scène de théâtre aux Bouffes du Nord
2001 SEUL(E) AU MONDE (portrait de Christine Angot)
1996 JE SUIS VENUE TE DIRE
journal filmé
de 1987 à 1990 Étudiante à la FEMIS



HÉLÈNE FILLIÈRES

L'âme sœur : poisson d'avril ou pêche miraculeuse ?

L'âme sœur ? Je dirais plutôt «l'aimé», ou «l'être aimé», celui qu'on aime et dont on est aimé. Un miracle, oui ! Parce que c'est avant tout une question d'y croire ou non. De croire à la vérité de l'amour, que rien ne prouve de manière rationnelle. Comme l'existence de Dieu. Il s'agit donc, pour moi, de se laisser porter par sa faculté d'abandon de toute rationalité. Si l'être aimé me dit qu'il m'aime, rien ne peut me le prouver, je décide donc de le croire. Toutes les preuves d'amour ne sont que des gestes, des attitudes, je ne les interprète comme de l'amour que si au préalable j'ai décidé d'y croire, comme aux miracles. On peut me dire «je t'aime» sans que je croie que ce soit

vrai. Si j'y crois, c'est que j'ai décidé d'y croire. L'âme sœur, c'est celui que je vais croire, quoi qu'il fasse ou dise. Donc c'est rare !

Et ce n'est pas pour rien que le personnage interprété par Anne Consigny est mystique... Quelque part les deux femmes sont semblables. L'une croit en l'existence de Dieu, l'autre en l'existence de l'âme sœur.

Pour moi la scène du récit de Venise, est un exemple parfait du miracle de l'amour : le récit de quelque chose, mis en scène (masque, cape et spaghettis) devient réalité (le voyage à Venise, donc l'amour entre le patron et sa cuisinière). Elle l'a cru, donc elle l'aimait. Et c'est ça l'amour : y croire.

«Un cinéma libre et décalé» selon Laetitia Masson

Le cinéma, c'est comme l'amour ! Il suffit d'y croire pour que ce soit vrai. Le cinéma de Laetitia, en particulier dans *Coupable* assume toute sa part de fiction, c'est en ça qu'il est libre (dans son fond) et décalé (dans sa forme). Le cinéma de Laetitia c'est le contrepoint absolu du cinéma «réaliste» français. Le réel ça n'existe pas, c'est impalpable, et le cinéma nous offre le meilleur biais pour décrire cet inconnu : il met en scène le réel. C'est-à-dire qu'il triche, qu'il choisit un point de vue. Et dans *Coupable* Laetitia procède comme un poète : elle fait s'articuler et s'entrechoquer des plans, comme le poète avec le langage, pour faire naître une image, une émotion, une idée. «La terre est bleue comme

une orange» nous dit Eluard dans son recueil de poème «L'amour la poésie», et pour moi, les plans, les choix de mise en scène, les zooms avant, tout ce qui signe le film de Laetitia c'est la même chose que le choc métaphorique de ce vers d'Eluard, pour tenter de décrire le monde. Ça ne veut pas dire que le cinéma de Laetitia est poétique, ça veut dire tout simplement que c'est du cinéma. Parce que le cinéma est structuré comme un langage.

Coupable, mais de quoi ?

Coupable ? De rien selon moi, mais on se sent vite coupable de tout aux yeux des autres. La culpabilité est un terme qui n'est plus réservé au domaine juridique. On se sent coupable. C'est devenu une impression, on se sent

coupable comme on se sent criminel, aux yeux du monde. De la société. Coupable de ne pas être dans la norme. Coupable de ne pas être comme tout le monde, de ne pas se noyer dans la masse. Coupable de sa différence. Dans la société d'aujourd'hui, la différence de couleur de peau, de niveau social, la différence physique, non seulement exclut, isole, mais se fait pointer du doigt. On se sent coupable de ne pas être parfait et lisse, de ne pas coller aux attentes, de ne pas satisfaire les dictats de la mode. Coupable de se poser des questions sur le monde, sur la vérité des choses. Coupable d'interroger l'autre en profondeur, de s'opposer aux schémas fixés. Coupable de croire aux miracles justement. Coupable de croire en l'amour, parce que ça paraît bizarre.

Mon personnage est bizarre, je joue «bizarre», je suis habillée «bizarre», je dis des choses «bizarres» pour essayer

de témoigner de ma différence, donc de ma vulnérabilité. Et la société me juge coupable. Mais le commissaire et l'avocat trouvent en moi l'âme sœur, parce qu'eux aussi ils sont asociaux, non conformistes, vulnérables voire bizarres, donc tous deux sensibles à la sensibilité de mon personnage, aussi en tombent-ils tous les deux amoureux.



JÉRÉMIE RENIER

L'âme sœur : poisson d'avril ou pêche miraculeuse ?

Âme sœur ou pas, dans toutes les histoires d'amour, il y a des moments où l'on est en fusion totale et où l'on croit avoir trouvé la bonne personne. C'est sûrement ce que pensait mon personnage, Lucien, lorsqu'il s'est marié avec Dolorès. Et puis, tout à coup, il se rend compte qu'il lui reste peu de choses en commun avec elle, et que son cœur l'emporte ailleurs, vers Marguerite. Cette prise de conscience arrive peut-être tardivement chez lui, parce qu'il s'est laissé porter par la vie et qu'il ne s'est pas posé beaucoup de questions. Julien est assez passif, plutôt énigmatique... *Coupable* pose la question de savoir quand deux êtres sont faits l'un pour l'autre, si l'avenir du couple

dépend de l'autre ou de soi-même. Personnellement, je crois en l'âme sœur, mais en même temps, le quotidien est plus compliqué : on va de l'avant, on recule, on prend du recul, on grandit ou pas... Il y a tellement de facteurs qui interviennent que rien n'est gravé ou établi.

Je psychanalyse très peu mes personnages, je suis quelqu'un qui va davantage les travailler par rapport à leur corps, à leur démarche, à leur façon d'être. Pour Julien, je me suis concentré sur ce que son apparence révèle de son mal-être intérieur ; je ne voulais pas non plus accentuer son côté dramatique, alors j'ai développé le «burlesque» qu'il m'inspirait. Petit à petit, avec Laetitia, on a enrichi le rôle avec ce côté hypocondriaque et vieux avant l'âge.

C'est le premier personnage dont j'ai poussé à ce point la composition. C'était excitant à faire et c'est rare en France, où les professionnels peinent à imaginer les comédiens autrement que ce qu'ils en ont vu dans d'autres films.

«Un cinéma libre et décalé» selon Laetitia Masson

C'est un cinéma particulier qui n'est ni dans le réel ni dans l'irréel. Il met à nu les sentiments de personnages qui s'entrechoquent dans un univers «baroque», quelque part du côté de l'humour belge et surréaliste. Dès l'écriture, on sent chez Laetitia ce côté hors normes et elle, en tant que personne, n'est pas banale : elle va jusqu'au bout de sa vision, même si on lui met des bâtons dans les roues. Il faut être fort pour ça. Moi-même, en commençant la

réalisation, je me rends compte que c'est difficile de ne pas être parasité par l'opinion des autres, surtout dans ce milieu où le choix est réducteur : soit on rentre dans la norme, soit on en sort. Laetitia a cette liberté, ce courage, ce qui ne l'empêche pas, dans le travail, de se montrer en demande d'autrui et d'aimer partager les choses avec ses comédiens.

Nous avons tous les deux travaillé en communion : nos deux univers se sont rencontrés, sur le personnage, sur cette manière décalée de parler de sentiments universels. J'avais envie d'un personnage un peu plus «barjo», moins conventionnel, plus surligné que ceux que j'avais interprétés. D'ailleurs, lorsque j'avais peur d'en faire trop, Laetitia était là pour me rassurer. À l'inverse, je proposais beaucoup et elle me laissait de la place pour le jeu et

l'amusement... C'est difficile de réaliser toute la singularité du film lorsque l'on tourne, on n'a pas ce recul-là, même si je savais intuitivement que je travaillais dans l'étrange. *Coupable* est un film difficile à cataloguer et je suis friand de ça. Le cinéma est intéressant quand il s'éloigne des sentiers battus : Laetitia est restée fidèle à elle-même et c'est ce qui importe.

Coupable, mais de quoi ?

Déjà, il le devient d'une manière concrète, mais on n'en parlera pas. Sinon, il est coupable de passivité, de laisser son désir pour Dolorès s'évaporer. Lucien est lâche : il ne regarde pas en face la situation de son couple, il a peur de s'exprimer, par crainte de la solitude peut-être, ou parce qu'il

préfère mettre de côté les choses qui bouillonnent en lui. Laetitia a raison de dire que tous les personnages du film sont coupables, comme c'est le cas de tout le monde dans la vie. Coupable est un terme un peu fort, mais je suis d'accord avec ce que suggère Laetitia.



AMIRA CASAR

L'âme sœur : poisson d'avril ou pêche miraculeuse ?

Dans *Coupable*, le mari n'est pas l'idéal.

«Un cinéma libre et décalé» selon Laetitia Masson

Laetitia Masson crée un climat de rigueur et de confiance, un climat de calme, où les états les plus inattendus peuvent surgir du plus profond des acteurs et même les surprendre. Cette ambiance de contemplation limpide et de solitude non comblée se lit dans le film, car elle approche les acteurs comme un photographe-chat, attendant l'accident-incident, cadrant l'inattendu, les filmant au plus près de leur attente et respiration. Laetitia Masson est une esthète aussi, qui flirte ouvertement avec le laid et le beau, cherchant sans cesse à transcender le médiocre, par le rêve et la fantaisie, par l'espoir magique.

Coupable, mais de quoi ?

Dolorès est la voix de la frustration artistique et de sa cohabitation avec son rôle de ménagère. Chez Dolorès, il existe cette douleur de ne pas être regardée «à sa juste mesure», selon la valeur artistique qu'elle s'est elle-même imposée. Elle est en marge et dans son mariage et dans sa vie de créatrice d'odeurs rares. Elle est peut-être trop créative pour son époque ? Ou est-ce son époque qui est provinciale ? Je me disais secrètement pendant le tournage que c'est une fille qui est trop grande pour sa ville, et, parallèlement, pour sa vie. Et cette image me revenait de la fille qui écarte les murs. Comme «Alice au pays des non-merveilleux». Coupable d'une imagination renversante, elle détient un pressentiment et un savoir que l'apocalypse est tout près.



DENIS PODALYDÈS

L'âme sœur : poisson d'avril ou pêche miraculeuse ?

Toujours entendu dans l'expression «âme sœur», le mot sœur plus que le mot âme. L'âme sœur, ç'aurait dû être ma sœur, si j'en avais eu une. J'ai eu quatre frères. Que nos parents faisaient (surtout les deux derniers) dans l'attente de la petite Valérie, qui n'est pas venue. Nous la rêvions tous, chacun pour lui, elle aurait été la plus proche de chacun d'entre nous. Son âme est peut-être la part féminine qui rôde entre, à l'intérieur de, nous quatre, l'un de ces quatre n'étant plus. L'esprit frère a retrouvé l'âme sœur. L'expression est belle, quoi qu'on en dise, et par là vaut qu'on y croie, qu'on la cherche et la cherche encore, ici ou là, comme un fantôme, un mutant, un lien, qui viendrait se loger tantôt

dans cette personne-ci, tantôt dans celle-là. Un soir, tel ou telle inconnu(e) peut se révéler être, tiens donc, on n'y croyait plus, l'Âme Sœur.

«Un cinéma libre et décalé» selon Laetitia Masson

Le cinéma de Laetitia Masson ressemble, pour moi, au moment très particulier qu'on peut éprouver lorsque, soudain, un soir, un peu par hasard, grâce à la grâce qu'on n'a pas vu venir, à une heureuse convergence apparemment aléatoire, on se met à danser, et à se sentir bien, se sent-on bien parce qu'on danse, ou danse-t-on parce qu'on se sent bien, certes, oui, il y a des gens, de la musique, on est invité,

on est bien reçu, il y a tout ce qu'il faut, mais en général, ça ne suffit pas toujours, et moi, je ne danse pratiquement jamais, même quand je suis bien, alors qu'est-ce qui fait que ce soir-là, je m'y mets, je me lâche, je danse, et pas mal en plus ?

Coupable, mais de quoi ?

Pas du tout coupable. Dans le fond, et à l'arrivée. Coupable, sinon, à chaque instant, sans que cela ne s'écrive noir sur blanc. Coupable de rêverie compromettante, de fantasmes non dits, tus, hypocritement justifiés par les besoins de l'enquête. Quel bonheur d'être policier. Dans les films, nous ne blâmons jamais les policiers qui délaissent leur femme pour la poursuite des brigands, qui les obnubile

nuit et jour. Au contraire, nous les y encourageons, sinon que ferions-nous là, dans la salle ? Allez, hop, au travail, fais-lui un bisou, trouve quelque chose, tu sauras bien la récupérer, quand elle aura compris à quel point il fallait que tu le captures, ce terrible méchant ; elle ne va pas nous emmerder longtemps celle-là ! On la giflerait presque si elle s'interposait trop longtemps... Mais là, dans ce film, ça ne se passe pas tout à fait comme ça... Ça se mélange, ça confusione, ça n'est pas clair... Il n'y a pas le méchant d'un côté, la femme de l'autre... Alors, oui, la culpabilité rôde, submerge l'un, revient à l'autre, choisit ses proies. Tous méchants, tous coupables ? Tous amoureux, en fait, comme des chiens.





ANNE CONSIGNY

L'âme sœur : poisson d'avril ou pêche miraculeuse ?

L'âme sœur c'est mon prince, celui qui me guide et me soutient, qui me protège et m'encourage, qui me calme, qui me retient si je me perds, celui sans qui j'ai du mal à respirer, celui qui pleure, celui qui a de la compassion et de la sagesse, de la passion et de la joie, celui qui rit, celui qui m'aime. C'est mon prince et il est parti maintenant, parti, je crois qu'il est mort. Je l'ai peut-être tué, je ne sais pas. Poisson d'avril !

«Un cinéma libre et décalé» selon Laetitia Masson

J'ai vu une jeune femme très douce qui entrait dans son film, le premier jour de tournage comme un couteau dans

la chair de l'homme qu'elle aime, c'est chaud, c'est tendre, c'est très facile, ça coule. Et j'espère que c'est mortel !

Coupable, mais de quoi ?

Ce qui m'intéresse dans le personnage de Blanche, c'est de voir une femme donner sans recevoir à un homme et l'étouffer d'une espèce de sainteté. Elle se sent devenir un monstre au lieu d'être bonne et fragile, elle se sent sur puissante et invincible. Soit elle doit fuir cette vie et cet homme, soit elle finira par le tuer.



LISTE ARTISTIQUE

Hélène Fillières
Jérémy Renier
Amira Casar
Denis Podalydès
Anne Consigny
Marc Barbé

Marguerite
Lucien Lambert
Dolorès
Louis Berger
Blanche Kaplan
Paul Kaplan

Dinara Droukova
Yasmine Belmadi
Yannick Renier
Camille de Sablet
Thierry Hancisse

La jeune femme
Mercier
Le frère de Lucien
La femme du divorce
L'homme du divorce



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Laetitia Masson	Maquillage/Coiffure	Isabelle Nyssen
Scénario, adaptation et dialogues	Laetitia Masson	Production	Rezo Productions
Image	Antoine Héberlé	Producteurs	Maurice Bernart, Jean-Michel Rey et Philippe Liégeois
Son	Ludovic Escallier	Coproduction	Rhône Alpes Cinéma
1 ^{er} assistant réalisation	Hadrien Bichet	En association avec	Soficinéma 3
Direction de production	Christian Paumier	Avec la participation de	Canal+ et de TPS Star
Décors	Pascale Consigny	Avec la participation et le soutien du	Centre National de la Cinématographie
Chef monteuse	Aïlo Auguste	Ventes internationales	Rezo World Sales
Mixeur	Cyril Holtz		
Costumes	Carole Gérard		

